

12 Fév. 1932

La création aux Heures de l'«Œdipe» de Gide

Racine qui pleurant en réclant l'Œdipe roi de Sophocle, n'a jamais osé sinon écrire, du moins faire jouer une tragédie sur le sujet. De M. André Gide, on a joué mercredi, salt Banneau, pour la première fois en France, un drame «Œdipe».

«Ma pièce n'est point une tragédie, a écrit l'auteur à M. Pitoëff, ... le bouffon s'y mêle étroitement au tragique.» Plus de cent ans après la préface de Cromwell, M. Gide entend suivre les principes du vieux Hugo. Avouerais-je à ma très grande honte me sentir l'âme étroite d'un philistin de la banalité d'Hierman, quand l'antique Œdipe, à qui l'on demande de punir le meurtrier de Laïos, répondit : «Ce cochon-là, si je le tenais, mais la police est si mal faite».

Essayons d'être objectif, la pièce est certes étrange, originale et en marge de la tradition. Laissons de côté ce genre trop facile, imité de Meilhac et Halévy dans la Belle Hélène, qui permet de prêter à des personnages antiques des propos tout contemporains.

Non, il y a quelque chose de beau et de grand dans la pièce de Gide, c'est le fin du deuxième acte. Gide traitant Œdipe sur le mode sinon contemporain, tout au moins moderne, on a fait une sorte de héros nittéen, un surhomme, qui fait de son bonheur la fin de son activité sur terre, qui méprise ceux qui l'entourent, qui se moque des idées communément reçues, puis finalement les événements, pour ne pas dire Dieu et la Fatalité, l'écrasent, il s'aperçoit qu'il n'est au fond qu'un bien pauvre homme, bien faible et de désespoir, il se crève les yeux.

La tentative de M. Gide était audacieuse, elle fut très favorablement accueillie par le public lyonnais, plus chaleureusement même que l'on ne pouvait honnêtement s'y attendre.

Au fond, l'Œdipe de Gide souffre d'une comparaison perpétuelle, qui domine ce «drame», c'est le souvenir de la tragédie de Sophocle. Je me souviens il y a quelque vingt ans, devant une classe de jeunes rhétoriciens vibrants, le professeur, M. Daplatte, disant des choses d'attirance :

«C'est trop beau, nous ne traduirions pas en français, et tous, emballés, enthousiasmés, nous réclions en grec les strophes éternelles. Le style volontairement simple, je n'ose écrire plus de M. Gide, est d'une sécheresse pénible, on ne peut pas être emballé !

L'Œdipe roi fut joué sur le théâtre de Taormina en Grèce : les gradins dominaient la mer Tyrhénéenne aux mille sources ; au crépuscule, le soleil disparaissait derrière l'Étna, mondiait de rayons rouges le scène et l'esclavier ou fidèle, les yeux crevés lanquait les imprécations sublimes, un peuple entier, de l'archoûte éponyme au dernier des esclaves vibrat. C'était tout de même autre chose que les plaisanteries pénibles de Créon sur les dénominations ambiguës des fils qui sont des frères par le mariage de Jocaste avec Œdipe.

Au fond, la production littéraire de notre époque est indigente. Bernard Shaw est le seul à être trop nombreuses école, les jeunes auteurs se précipitent sur le genre trop facile de traiter paradoxalement un personnage de la tradition historique. Obey nous a donné chez les Quinze un Nôé paysan peureux, tête de truc de sa famille. Gide, est-ce lui, est-ce Pitoëff, nous offre un Œdipe dilettante, sarcastique, manière, un esprit fort qui, pour embêter sa famille passe au non-conformisme, comme un petit jeune homme d'Anver qui soufflerait les lanternes de sa fenêtre le 8 décembre, pour ombrager Madame sa mère.

Le genre a plu à un certain public, verrons-nous pendant quelques années toute une production de ce genre : un Socrate aimant trop l'oignon frit et les confidences d'Alcibiade, une Esther, sultane voluptueuse et intrigante, et un Christ, conspirateur nationaliste, victime des indicateurs de la police nationale.

J. BAGARY.